

SOEUR Lucienne POUILLART 1897 ! 1997.

Qui a connu Sr Geneviève ne peut l'oublier.

« Une figure toute ronde, toute ridée, illuminée d'un grand sourire, de grosses lunettes à monture noire », telle l'évoque une sœur qui l'a bien connue; ce à quoi une autre ajoute : « célèbre par ses anecdotes et le récit de ses randonnées missionnaires... on ne se fatiguait jamais de l'entendre et elle nous accueillait toujours très bien. »



Voici notre sœur campée ... son sourire ses histoires... son accueil... Revenons en France, à Versailles, car c'est dans la cité du Roi Soleil que notre sœur Lucienne Pouillart vient au monde le 16 janvier 1897.

Son père est un des jardiniers du parc du château où disait-elle, avec malice, elle n'avait jamais mis les pieds. Sa mère porte le plus joli nom qui soit : elle s'appelle Aurore Paradis. Qui dit mieux?

La famille est nombreuse : 12 enfants, Le salaire du père, minime, surtout pour un si grand nombre d'enfants. Aussi l'économie la plus stricte est-elle de règle... et le travail aussi. Chaque jour, dès son retour du château, Mr Pouillart, malgré sa fatigue, arrose les légumes qui poussent dans le jardin. Pas question d'en acheter, on se contentera de ceux-là.

Aux enfants qui réclament du boudin blanc, Mme Pouillart oppose un non catégorique : « le boudin noir coûte un sou de moins. » Chacun doit contribuer à l'entretien de la maison. A Lucienne échoit le soin d'essuyer les barreaux des chaises.

Or nombreuses sont les chaises et plus nombreux encore les barreaux. Aussi, Lucienne trouve-t-elle la tâche trop lourde, si bien qu'un jour, à bout de courage, elle lance à sa mère qui la presse de bien faire son travail :

« Quand je serai grande, c'est toi qui les essuieras ! »

La suite n'est pas connue, à nous de l'imaginer.

Lucienne va à l'école primaire. Chaque jour, elle fait le trajet avec son amie Andrée et le long du chemin, nos deux jeunes parlent de l'avenir. Pour elles, il n'y en pas d'autre qu'une vie de Fille de la Charité. Toutes deux porteront la cotte bleue et coifferont la cornette aux ailes blanches. Hélas! L'avis du docteur est tout autre : la santé d'Andrée est trop fragile pour lui permettre une telle vocation. Et Andrée doit y renoncer, Une des dernières joies de Sr Pouillart, lorsqu'elle sera à la maison de Châtillon, sera de rencontrer son amie Andrée. Elles auront alors, toutes deux, dépassé les 85 ans, mais seule, Sr Pouillart aura pu réaliser son désir.

En 1917, Lucienne Pouillart est postulante à l'Hôpital de St Germain-en Laye, cité des environs de Paris qui s'honore, elle aussi, d'un château royal, dédié, celui-ci, à François 1^{er}. Décidément, notre sœur choisit ses résidences!

Au mois de septembre de cette même année, elle entre au Séminaire de la rue du Bac et prend l'habit le 22 avril 1918. Son premier cachet bleu l'envoie à Clermont-Ferrand, au Centre de rééducation pour enfants déficients visuels. Ce centre,

Notice Sœur Pouillart

fondé en 1872, avait eu pour première sœur servante ma Sr Chalmeton qui, après une rapide initiation de quelques jours à Montpellier, s'était donnée tout entière à cette oeuvre. Deux en 1872, les enfants, garçons et filles, sont 30 en 1890, 78 en 1914. Admis entre 5 et 6 ans, ils sont totalement pris en charge sur tous les plans : éducation sensorielle de l'ouïe, initiation à la lecture et l'écriture Braille, formation manuelle et intellectuelle, musicale pour certains, acquisition de diplômes ou de métiers, catéchèse spécialisée... le travail ne manque pas. Notre Sœur Geneviève, c'est son nom de communauté, s'y donne de tout son cœur. Deux petites histoires qu'elle racontait, vont nous aider à faire connaissance avec elle. C'est jour de fête à la maison et le repas est particulièrement soigné. Il est aussi, comme il se doit, très apprécié. Une sœur, en veine de taquinerie, glisse à l'oreille de St Geneviève : « Vous êtes la plus jeune... c'est à vous d'aller remercier, ma Sœur. »

Obéissante et candide, notre sœur va s'agenouiller auprès de sa sœur servante et lui dit de tout son cœur : "Merci, me Sœur, pour ce bon repas." Ce ne fut pas du goût de la sœur servante qui répliqua par une bonne charité spirituelle. Confuse et larmoyante, notre pauvre sœur regagna sa place.

Se promit-elle, comme le corbeau de la fable, qu'on ne l'y prendrait plus? C'est plus que douteux car notre sœur ne perdit jamais une certaine naïveté, fruit probable de sa bonté.

Des larmes, elle en répandit encore dans une autre circonstance. Ayant demandé un jupon à sa sœur servante, celle-ci lui fit cadeau du sien. Mais au bout d'un an, malgré tout le soin qu'elle en prenait, le jupon était complètement usé. C'était un pardon à demander et un jupon neuf à espérer. Et la voilà de nouveau à genoux pour s'entendre dire : "Comment ma sœur, ce jupon est déjà usé, mais moi, je l'ai porté 17 ans!"

Que faire, sinon pleurer?

La formation est rude, à l'image des volcans d'Auvergne. Notre petite sœur n'en fait pas moins son travail de tout son cœur. Qui l'a connue ne peut douter de l'affection qu'elle porte à ces enfants que l'épreuve de la cécité rendait plus attachants encore. Quatre années s'écoulaient ainsi, Le 27 septembre 1922, elle prononce ses premiers vœux.

1923, année du changement et quel changement! La voilà appelée pour la Perse! Savait-elle seulement où se trouvait ce pays? Avait-elle demandé l'étranger? A la deuxième question, la réponse est affirmative, comme l'indique la confiance qu'elle en fit.

« Je me suis offerte pour les Missions parce que maman étant morte, elle n'aurait pas à pleurer mon départ, grâce auquel, peut-être, une autre mère ne connaîtrait pas cette souffrance. »

Le champ d'action de Sr Geneviève va donc être la Perse. Elle y vivra 57 ans.

Les premières Filles de la Charité sont arrivées en 1856 dans le nord du pays, à Kosrova et à Ourmieh. En 1875, elles sont à Téhéran, en 1904 à Tauris et à Ispahan. La guerre de 1914-1918 va interrompre pour un temps leurs activités à Ourmieh et à Ispahan. 1925 verra le retour de celles d'Ispahan et 1931 celui des

Notice Sœur Pouillart

sœurs d'Ourmieh devenu Rezaïeh alors que la Perse en 1935 deviendra l'Iran. Mais la maison de Kosrova a été définitivement fermée.

Voilà donc Sr Pouillart en route pour "la terre étrangère."

Elle s'est sans doute embarquée à Marseille à destination de Beyrouth. De là, c'est le départ pour Damas, puis la traversée du grand désert de Syrie. La verdure fait place au sable... du sable... toujours du sable. De loin en loin quelques Bédouins gardent leurs troupeaux. A l'horizon, parfois, un décor qui s'estompe à mesure qu'on avance... ce n'était qu'un mirage! Premier contact avec une nature si différente de celle qu'elle connaît. Où sont les beaux arbres et les massifs de fleurs du Parc de Versailles? Enfin voilà l'Irak, la traversée de l'Euphrate, l'arrivée à Bagdad où elle est probablement accueillie par les Sœurs dominicaines de la Présentation avec leur cordialité habituelle. Et de nouveau en route. Enfin voici Téhéran!

C'est sans doute Sr Pollin qui la reçoit. La venue de celle-ci à Téhéran avait été un véritable chemin de croix. Elle était depuis 1914 Sœur Servante à Ourmieh lorsqu'en 1918, à la suite de l'irruption des Kurdes et des Turcs, y éclatèrent les tragiques événements qui devaient aboutir au massacre de Mgr Sontag, Lazariste, de nombreux prêtres et de centaines de chrétiens. Sr Pollin avait dû partir avec ses compagnes et quelques orphelines. Après une courte halte à Tauris, il leur fallut entreprendre une terrible marche, longue de plus de 500 km jusqu'à Téhéran. Les chemins de la Providence ne sont pas les nôtres.

Ce douloureux exode avait amené Sr Pollin là où Dieu l'attendait pour qu'elle devienne l'artisan de la future Ecole Jeanne d'Arc. Reçues avec compassion et affection par ma Sr Tardy et ses compagnes, nos réfugiées se mirent au travail. Quelques-unes apportèrent leur aide aux classes, ouvroir et dispensaire des sœurs de la Maison St Joseph.

Profitant d'un local de la Mission situé dans le quartier européen, Sr Pollin et deux de ses compagnes y ouvrent une petite école. 60 enfants répondent à l'appel. A la rentrée suivante, elles sont près de 200. L'achat d'un terrain et la construction d'un bâtiment sont alors décidés avec l'accord des Supérieurs. Au fil des ans, construction, et nombre d'élèves augmentent de concert. En octobre 1931, Sr Pollin peut écrire à Notre Mère Lebrun :

"Notre rentrée scolaire est très consolante, nous avons déjà près de 600 enfants bien que beaucoup soient encore à la campagne. Le Bon Dieu bénit le travail de nos sœurs qui travaillent de tout leur cœur."

Sr Geneviève est sans doute chargée d'une petite classe et fait ses premiers pas dans la connaissance du pays.

Hélas! Le 26 octobre de cette même année 1931, Sr Pollin est emportée par une pneumonie, laissant toute la maison dans la désolation. C'est ma Sœur Colombar qui la remplace. Ouvrons les Notices de 1947 qui nous la dépeignent en quelques lignes:

« Nature très droite, très simple, très franche, abord un peu brusque, parole brève et rude parfois, âme qui se donnait sans compter dans une activité débordante. »

Notice Sœur Pouillart

« Elle m'a secouée bien des fois, dira une de ses compagnes, mais ses charités spirituelles en quelques mots m'ont toujours fait du bien... c'était court et bon »;

Ne pouvant accepter l'à peu près, Sr Colomban aurait voulu voir toutes ses compagnes parfaites. Sr Geneviève, si portée aux larmes, a dû en verser bien des fois, ce qui ne l'empêche pas de remplir de son mieux l'office qui lui est confié. Un souvenir est venu jusqu'à nous :

Après sa classe du matin, Sr Geneviève, en début d'après-midi, initie quelques enfants à la lecture française. Ce jour-là, c'est un petit garçon dont le nom : Gemayel est bien connu au Liban. Le livre est ouvert devant lui et Sr Geneviève guide du doigt la lecture hésitante. Mais il fait très chaud à Téhéran la température en été monte à 40° et plus. Les sœurs portent en ce temps-là lourde cotte et chaude chemisette... et tout doucement notre sœur s'endort. N'est-ce pas l'heure de la sieste? Alors le petit garçon, pour ne pas interrompre sa lecture, guide lui-même le doigt de sa maîtresse le long des lignes du livre. Hélas! Sr Colomban passe dans le couloir. Insensible au charme de la scène, elle tape vigoureusement à la vitre. Sr Geneviève, réveillée en sursaut, reprend bien vite la leçon mais elle n'échappera pas à une charité spirituelle bien envoyée.

De plus en plus attachée à ce pays, Sr Geneviève brûle du désir d'en apprendre la langue. Or, à l'époque, pour que les élèves soient obligées de parler français, l'ignorance du persan est de règle pour les Sœurs. Sr Geneviève trouva le moyen de réaliser son désir et le persan devint sa 2^{ème} langue quelle parlait et comprenait bien.

Les années passent. Voilà déjà 18 ans que Sr Geneviève est à Téhéran. En 1941 arrive le changement, un grand changement! Elle est nommée à Tauris et munie de la patente. Sr Colomban avait donc dû l'apprécier.

Pendant que Sr Geneviève prépare son sac bleu, faisons un peu d'histoire.

Le 8 novembre 1838, Mr Eugène Boré, savant orientaliste français qui deviendra Lazariste, puis Supérieur Général de la Congrégation de la Mission, pénètre à Tauris, ville du Nord de la Perse, en Azerbaïdjan, non loin de la frontière russe. Parti de Turquie avec pour compagnon Mr Scafî, Lazariste, il venait de parcourir l'Arménie et au cours de leurs longues chevauchées, les deux voyageurs avaient beaucoup parlé des moyens de propager la foi catholique dans ces régions. Dès son arrivée à Tauris, constatant la profonde ignorance et le délaissement extrême de la jeunesse, Mr Boré s'était fait maître d'école, désireux de faire pénétrer par les connaissances profanes les vérités de la foi. À son avis, l'essentiel était la fondation d'écoles et de missions. La collaboration des Lazaristes lui parut essentielle et Mr Scafî partit pour Paris dans le but d'exposer ce désir à la Congrégation.

Il faudra attendre des années pour que ce souhait se réalise. En 1845, les premiers Lazaristes arriveront à Khosrova mais ce n'est qu'en 1901 que les missionnaires s'installeront à Tauris. Cette même année, Mgr Lesné, délégué apostolique en Perse, écrit :

« Les oeuvres des missionnaires ne seront complètes qu'à partir du jour où les sœurs viendront dans cette ville (Tauris) pour y donner l'instruction aux jeunes filles, prendre soin des pauvres malades et s'occuper de toutes les œuvres qui leur

Notice Sœur Pouillart

sont propres... C'est ce qui m'a décidé à chercher un terrain. Nous avons trouvé un jardin admirablement situé... par ses deux extrémités, il communique avec les deux quartiers chrétiens et toutes les œuvres pourront s'y établir et s'y développer. »

Le 6 décembre 1902, Mr Berthouesque, Lazariste arrivé à Tauris au mois d'août de cette même année écrit : « Il nous faut des sœurs au plus tôt. Tout le monde les désire et les réclame. »

Les Filles de la Charité n'y arriveront qu'en 1904. La Sœur servante était ma Sr Martinroche, une énergique auvergnate qui après avoir été jeune sœur à Paris puis onze ans sœur servante d'une petite maison, fut appelée à la Maison Mère. A la Très Honorée Mère qui lui demande si elle accepterait l'étranger, elle répond avec une grande simplicité : « Mais ce n'est pas moi qui commande, c'est vous, ma Mère. »

Et la voilà embarquée pour Constantinople où elle doit remplacer une sœur nommée pour La Perse. Mais celle-ci est dans un mauvais état de santé... l'échange se fait et c'est Sr Martinroche qui ira au pays du Shah fonder la maison de Tauris. Les sœurs sont au nombre de 5. Dès la première année, l'une d'elles, âgée de 28 ans, meurt emportée par le choléra. Une école est ouverte et les années vont passer amenant avec elles tribulations sur tribulations: guerres, massacres, tremblements de terre, exodes, épidémies, famine... Ce sont tantôt les Russes, tantôt les Kurdes, tantôt les Turcs qui envahissent la ville, pillent les magasins et les maisons, massacrent les habitants... Heures d'angoisse, sans parler du manque complet de ressources. Les sœurs tiennent bon. En 1912, un père lazariste note : « Les oeuvres des Filles de la Charité sont en très bonnes voie. Leur école externe est fréquentée par plus de 100 filles qui apprennent l'arménien, le français et les germes de la religion. A côté de l'école externe, un petit orphelinat. »

Survient la première guerre mondiale. Le 8 janvier 1915, au soir, les Kurdes entrent dans Tauris. Le Père L'Hotellier (lazariste) inquiet pour les sœurs les envoie à la Mission américaine où elles seront plus en sécurité. Personne ne reste dans la maison mais avant de partir, les sœurs installent la statue du Sacré Cœur sur la terrasse, lui confiant la garde de la maison. A leur retour, les sœurs soignent chez elles 6 soldats russes tandis que les Pères abritent 12 blessés kurdes, tous victimes des derniers combats.

1918... Les épidémies se succèdent, choléra, typhoïde, typhus... s'y joignent la famine et l'occupation de la ville par les Turcs durant 5 mois. Mr Franssen, lazariste, nommé vice-consul de Hollande et d'Espagne, parvient se faire respecter même du généralissime turc, ce qu'il doit, dit-il : « A la prière incessante, jour et nuit, des sœurs et des enfants. » Mais la famine sévit de plus belle et fait des milliers de morts. Dans l'asile des sœurs, un réfectoire est ouvert pour les pauvres réfugiés échappés des massacres d'Ourmieh, de Salma et de Khoï. Plus de 8000 seront nourris chez les sœurs. Celles-ci ont aussi accueilli de nombreux orphelins et ont organisé du travail pour les femmes réfugiées : confection de matelas et de couvertures de laine, immédiatement utilisés.

Notice Sœur Pouillart

En 1921, sous la menace d'invasion bolchevique, les consuls européens quittent la ville après avoir fait pression sur Mr Franssen pour qu'il parte lui aussi ainsi que les sœurs.

Le 5 janvier 1921, en plein hiver, le Père Frane5bn, les sœurs et une trentaine d'orphelins et d'orphelines, prennent la route. 45 jours de voyage sur un sol couvert de neige où l'on enfonce parfois jusqu'au-dessus des genoux. Mésaventures, accidents plus ou moins graves se succèdent. Le 18 février, arrivée à Téhéran. Le 7 mars nouveau départ, cette fois-ci pour Ispahan où des sœurs venues de Téhéran ont préparé la maison. Les nouvelles arrivées vont y rester plus de 2 mois. Ce sera ensuite le retour aussi long et aussi riche en péripéties : chute d'un fourgon dans un ravin, rencontre de voleurs et enfin la maison retrouvée intacte. Vite, les sœurs se remettent au travail... école, internat, dispensaire, enfants de Marie. Lorsqu'en 1928, ma Sr Cornillon vient en Iran, elle constate : « Sr Martinroche a besoin de sœurs. Trois classes n'en ont pas. La moisson est grande et les ouvriers peu nombreux. En 1904, il n'y avait pas une famille catholique; à l'heure actuelle, une trentaine se groupe autour des sœurs. Elles ont 60 à 70 enfants catholiques, un catéchisme de persévérance, des enfants de Marie. »

Les hommes ne sont pas les seuls à redouter... les éléments naturels s'en mêlent souvent. En juillet 1934, Sr Martinroche écrit à Notre Mère : « Hier, à 4H, sans avoir eu ni orage, ni pluie, plusieurs torrents sont arrivés sur Tauris et se sont répandus dans divers quartiers. Il y a dans la ville de très grands dégâts, des centaines de maisons détruites. Grâce à Dieu, nous avons été préservées... l'affreux torrent qui a déferlé dans l'avenue où se trouve la maison n'a pu y pénétrer, les issues étant bien gardées. Notre Bonne Mère nous a protégées. »

En 1940, l'armée rouge occupe la région. Les oeuvres ralentissent puis reprendront. L'école devient plus importante mais l'internat et le dispensaire se ferment.

Tels sont, à vol d'oiseau, les principaux événements traversés par nos sœurs depuis leur arrivée en 1904... Mais on ne vit pas impunément, épidémies, famines, guerres, massacres, exode et autres bouleversements, sans parler du travail rendu plus lourd par le manque d'ouvrières, sans s'user à la tâche. En 1934, Sr Martinroche a 80 ans et cela fait 30 ans qu'elle œuvre dans cette maison. Le temps est venu de se reposer mais pour elle ce sera la croix de la maladie, de l'impuissance, de la paralysie. Contrainte à avoir constamment besoin de quelqu'un, à être servie en tout, elle qui n'avait qu'une joie, servir les autres, Elle a demandé sa déposition. En 1937, arrive ma Sœur Chevignard qui par suite de la guerre menée par l'Italie a dû quitter sa mission d'Éthiopie. Mais elle ne pourra s'habituer et un an plus tard gagnera Téhéran. C'est alors Sr Dusuel, une ancienne de la mission, arrivée à Tauris en 1905, qui prend la relève pour quelques années et c'est elle que Sr Pouillart est appelée à remplacer.

Après ce rapide survol, revenons à Téhéran où Sr Geneviève vient de recevoir son placet et sa patente. Un dernier adieu à l'Ecole Jeanne d'Arc et à ses compagnes, un dernier regard sur la double rangée de sapins qui, offerts par son père, bordent l'allée et en route pour l'Azerbaïdjan.

Le chemin est encore long pour y parvenir. « Une demi-journée de poussière à travers la plaine... une nuit dans un hôtel inénarrable... 3 chaînes de montagnes

Notice Sœur Pouillart

aux lacets vertigineux à franchir entre 5h du matin et 2h de l'après-midi... et entre les montagnes des plaines fertiles, des villages de masures de terre... » C'est ainsi que ma Sr Petit décrit à Sr Lepicard la route de Téhéran à Tauris en 1936, Cela n'avait guère dû changer en 1941.

Voilà enfin Sr Pouillart arrivée dans cette maison qui va devenir la sienne.

Quand on évoque Sr Geneviève, c'est toujours dans ce cadre. Pourtant Téhéran l'aura eue 18 ans, Ispahan l'aura 9 ans, mais Tabriz en deux périodes la gardera 30 ans.

Qui va-t-elle trouver en arrivant? En premier lieu Sr Martinroche, 87 ans, pierre de fondation de la maison et qui reste, malgré la souffrance, toujours souriante, accueillante aux besoins de chacune, cherchant toujours à faire plaisir. Sr Pouillart trouvera en elle une conseillère pleine d'expérience. Autres pionnières de la première heure Sr Bertrand, 37 ans d'Iran et Sr Dusuel 36 ans. A côté de ces anciennes, 4 sœurs plus jeunes assurent classes, ouvrage, offices de la maison, lingerie de la maison et de la mission et soin de l'église.

Sr Pouillart se met immédiatement au travail. Outre son office de Sr Servante, elle se charge de la dépense et du Jardin d'enfants. Et la vie de la maison continue, chacune faisant du mieux possible le travail qui lui est confié, dans une bonne atmosphère communautaire.

Mais Sr Pouillart est arrivée à Tabriz en 1941 et à cette époque, la 2^{ème} guerre mondiale bat son plein et va une fois de plus avoir ses répercussions en Iran. Le 22 juin 1941, l'armée allemande envahit la Russie. Celle-ci fait appel aux alliés qui n'ont alors qu'une seule route leur permettant de secourir la Russie : celle qui monte du Golfe Persique. De puissantes forces motorisées soviétiques franchissent la frontière de l'Azerbaïdjan tandis que 5 divisions britanniques montent du sud-est, du sud et de l'Ouest. La Royal-Air Force déverse ses bombes sur les objectifs militaires d'Ahwaz, Bandar-Chapour, Khorramchahr, L'aviation soviétique bombarde Tabriz, Ghazvine, Bandar-Pahlavi et Racht. Reza Chah doit abdiquer en faveur de son fils, Mohammad Reza Pahlavi et le jour même où celui-ci doit recevoir l'investiture et prêter serment, les troupes russo-britanniques font leur entrée dans Téhéran.

Le 29 janvier 1942, un traité d'alliance précise que les troupes alliées quitteront le territoire iranien 6 mois au plus, après la fin des hostilités, ce que firent les Anglais mais les Russes prolongèrent leur présence jusqu'en mai 46. Encore laissèrent-ils derrière eux des unités de partisans qui n'étaient autres que des troupes d'occupation camouflées et qui, alliées à certaines forces autonomistes de l'Azerbaïdjan provoquèrent de graves troubles dans la région. Ce n'est qu'en novembre 1946 que l'armée iranienne intervient. Le 19 décembre, Tabriz est enfin libérée de la présence russe. Tels sont rapidement les événements vécus en ces années. Si le bombardement avait été léger et si, ni les Pères, ni les sœurs n'avaient eu particulièrement à souffrir de la présence russe, la situation de la région après ces années d'occupation est telle que Sr Pouillart écrit en juillet 47 à Mgr Lagier de l'Oeuvre d'Orient :

« Les événements Azerbaïdjan nous ont réduits presque à la misère; La plupart de nos enfants ne peuvent plus donner la si modeste petite somme que nous leur

Notice Sœur Pouillart

demandions pendant les années de guerre et nous n'avons pas le courage de les renvoyer, d'autant plus que l'école est le moyen presque unique de faire du bien ici. Jusqu'en 1942, il nous avait été possible d'élever gratuitement une vingtaine d'orphelines ou d'enfants de familles nombreuses et nécessiteuses, ce qui nous est impossible à l'heure actuelle. »

Les sœurs ne perdent pas courage et en 1948, la situation étant calme à Tabriz, les oeuvres des sœurs reprennent : 190 enfants à l'école, 80 au Jardin d'enfants, 70 à 80 chaque dimanche au patronage, tous enfants très pauvres. Sr Vincent, arménienne, garde un peu, à la belle saison, les petites arméniennes, orthodoxes pour la plupart, afin de leur apprendre l'arménien et de leur faire le catéchisme dans leur langue maternelle.

Au souci des œuvres, se joint la peine de voir mourir de bonnes ouvrières. En 1944, Sr Martinroche est partie recevoir au ciel la récompense de sa vie courageuse. Très aimée et estimée de ses compagnes, d'une maternelle sollicitude envers les enfants, surtout les plus pauvres, elle laisse le souvenir d'une âme très surnaturelle, d'une sainte Fille de la Charité.

En 1951, une autre sœur donne de graves inquiétudes :
« J'ai une soeur très malade, écrit Sr Pouillart. Elle occupe tout mon temps le jour et quelquefois la nuit. » Elle l'accompagnera jusqu'à sa mort, au mois de juin de cette même année. Elle n'avait que 58 ans d'âge et 21 d'Iran.

Écoutons le Père Le Cunuder présenter la maison en 1952:
« Un pensionnat d'une quarantaine d'enfants, une école d'environ 200 élèves, un ouvroir d'une trentaine de jeunes filles, une école ménagère de près de 25 enfants, la visite des pauvres et des malades, une dizaine d'enfants de Marie. 3 dames infirmes logent à demeure chez les sœurs ainsi que 6 jeunes filles, étudiantes à l'Université. Pour assurer ces oeuvres, ajoute le père, 7 sœurs seulement dont deux âgées de 80 et 85 ans. Ma Sœur Pouillart verrait avec joie augmenter son personnel et ses ressources. » 1954 verra la mort de Mr Berthounesque, en Iran depuis 1902 et particulièrement attaché à Tabriz, sa première maison. Cette même année disparaît Mr Poiron, le compagnon des tournées missionnaires de Sr Pouillart. Deux deuils qui frappent durement nos sœurs, toute leur vie encouragées, conseillées, protégées par ces vrais frères en St Vincent, lazaristes fervents en même temps que Zélés missionnaires.

En 1947, une fois de plus c'est la famine avec toutes les difficultés et les privations qu'elle apporte avec elle. Mais en 1955, arrive une grande joie. Sr Pouillart écrit :
« Nous allons avoir dans quelques jours la reconnaissance officielle de notre jardin d'enfants. J'en suis très heureuse car c'est une pépinière pour notre école et cela nous permet d'exercer notre influence sur ces jeunes âmes durant 7 ou 8 ans, « ce qui, me disait un papa musulman, les marque pour la vie. »

Cette même année 1955, une autre grande joie attendait toutes les sœurs d'Iran : la visite, au mois d'octobre, de notre Mère Lepicard, visite qui ne fut pas exempte de certains désagréments. A la veille de son départ de Téhéran pour le Nord de l'Iran, un coup de téléphone annonçait que l'avion du lendemain était "cassé". Il fallait donc faire le trajet par route, en auto, au grand regret de Sr Soviche, Soeur

Notice Sœur Pouillart

Servante de l'école Jeanne d'Arc, qui ne cacha pas sa vive déception. Le voyage Téhéran-Tabriz, durant des heures sur une route poussiéreuse manquait de charme! Mais la joie des sœurs fut inexprimable. La cloche qui annonce l'arrivée des voyageuses a vite fait de les rassembler toutes sur le perron de la maison, y compris la doyenne de 91 ans dont notre Mère remarque le regard et le sourire d'enfant. Notre Mère constate que les oeuvres sont en bonne voie : l'école est reconnue officiellement, l'orphelinat trop petit réclame des agrandissements, l'ouvroir est prospère... plusieurs vocations st nées dans la maison.

Et les années passent, En 1957, une fois de plus c'est la famine avec toutes les difficultés, les privations, les souffrances qu'elle apporte avec elle, Encore 2 ans et Sr Pouillard quittera Tabriz pour Ispahan. Avant de l'accompagner dans la "Perle de L'Orient", entrons avec elle dans la Communauté.

Les sœurs qui l'ont connue, celles qui ont vécu avec elle, sont unanimes dans leur jugement : "Elle était bonne, bonne." Bonne avec ses compagnes, bonne avec les enfants, bonne avec les employés... Cette bonté l'entraînera parfois jusqu'à la faiblesse, son jugement n'étant pas toujours très sûr. D'une piété vraie, elle est très régulière aux exercices de la Communauté. Courageuse au travail, elle assure avec constance et de son mieux les offices dont elle s'est chargée. Les difficultés ne lui ont pas manqué mais elle n'a jamais perdu sa confiance dans la Providence. Son zèle apostolique ne s'arrête pas à la maison. Pour la plus grande joie de ses compagnes ou des sœurs venues en été à Tabriz pour se reposer de la chaleur de Téhéran, elle raconte ses expéditions missionnaires, en compagnie d'une autre soeur et de deux Pères lazaristes... Il s'agissait d'évangéliser des chrétiens plus ou moins disséminés dans les villages du Nord de l'Iran.

Et Sr Pouillart évoquait les nuits passées au bord de la rivière dont l'eau assurait toilette et lessive les arrivées dans les villages où l'on distribuait à la fois la parole évangélique, les conseils d'hygiène et les soins élémentaires. Le père P. s'était taillé une réputation en proposant, quel que soit le mal déclaré, de l'élixir parégorique. Parfois même l'histoire mettait en scène le passage humoristique d'un poste de frontière. Le père qui ne manquait pas d'esprit ni d'imagination n'avait-il pas inventé de présenter Sr Pouillart comme sa femme tandis qu'il proposait son confrère à l'autre soeur qui le refusa, Alors, d'un geste large et avec le plus grand sérieux, le père annonça : "Mes femmes" et tout le mode passa. C'est avec le même humour que, devant dormir une nuit dans un caravansérail, il éleva entre "ses femmes" et lui, un mur de sacs et de valises.

Et Sr Pouillart racontait, racontait, mimant les scènes, accompagnant les paroles de gestes et de mimiques qui ajoutaient encore au charme du récit.

Mais revenons aux choses sérieuses. En 1960, la maison d'Ispahan est en deuil. La Soeur Servante, Sr Jaubert vient de mourir. En Iran depuis 1935, elle avait été compagne de Sr Pouillart à l'Ecole Jeanne d'Arc où toutes deux faisaient une petite classe. Depuis 1944, elle était soeur servante à Ispahan. Atteinte d'un cancer, elle meurt le 9 juin 1960, à Bhannès où elle avait été transportée d'urgence. Sr Pouillart est désignée pour la remplacer. Le déracinement est certainement douloureux. Depuis 19 ans à Tabriz, elle s'est attachée à la maison. N'importe! La voilà en route, une route de plus de mille kilomètres. Que va-t-elle trouver à Ispahan, la ville

Notice Sœur Pouillart

des roses et des mosquées aux mosaïques bleues et or. Accompagnons-la dans son nouveau champ d'action. Pour cela pas de meilleur guide que Sr Jaubert elle-même dans une lettre écrite à l'Oeuvre d'Orient, le 10 avril 1960, deux mois avant sa mort.

« A l'école, nous avons élèves de 6 à 16 ans. Elles apprennent le français jusqu'au certificat, l'iranien jusqu'au brevet, l'anglais dans les classes terminales. Le Jardin d'enfants, construit il y a 3ans, réunit 120 à 130 enfants de 2 ans à 6 ans, un orphelinat regroupe 30 chrétiennes, arméniennes ou chaldéennes. En classe jusqu'à 13 ans, elles apprennent ensuite la broderie, le ménage, le repassage et aident dans les classes quand elles ont leur certificat d'études français. Au-dessus du Jardin d'enfants c'est le dortoir des pensionnaires : elles sont 60.

A côté des œuvres scolaires, le dispensaire. Dès 6h1/2 du matin, les pauvres sont à la porte, venant du voisinage mais aussi des villages environnants, bébés qui n'ont que la peau sur les os, brûlés, accidentés, atteints de maux incurables le défilé de toutes ces misères ne finit pas de 17 heures à midi. »

Au centre des activités de la maison, la chapelle, ancienne salle de prière d'une maison persane, témoigne de l'art iranien dans toute sa finesse et sa pureté.

Les compagnes sont au nombre de 6 : de nationalité française, hongroise, arménienne, libanaise la société des nations. Pas question de chômer, tout le monde est au travail, Il faut bientôt songer à agrandir l'école, où les effectifs augmentent. Chaque année, on doit refuser des élèves. En 1962, Mgr Righi, nonce apostolique, viendra à Ispahan pour bénir les 9 salles de l'école nouvellement construites. Il y a à cette date 275 élèves, 145 enfants au Jardin d'enfants, et 25 orphelines. La construction d'un pensionnat est en projet, le terrain est déjà acheté.

Sr Pouillart se montre telle que nous la connaissons : Courageuse au travail, pieuse et régulière, bonne envers toutes. Une communauté aussi cosmopolite telle que celle-ci n'est certes pas toujours facile à vivre, surtout lorsque les caractéristiques nationales sont accusées. Il y eut certainement des nuages et même peut-être des orages que seul un effort de compréhension mutuelle pouvait apaiser, Mais chacune se donnait de tout cœur à sa tâche Une soeur, placée dans la maison après le départ de Sr Pouillart raconte le fait suivant :

« Un jour, la conversation des internes dont j'étais chargée, vint sur Sr Pouillart. Ces jeunes me disent : «elle était bonne, si bonne ! Nous sentions qu'elle nous aimait. Et elles me racontent : Nous devions chaque soir porter la théière à la cuisine pour que le lendemain matin, le cuisinier nous prépare le thé. Un jour, nous avons oublié... le lendemain matin, pas de thé, et sans rien dire, nous nous contentons de manger tartines de pain et fromage. Sr Pouillart s'en aperçoit. Aussitôt, elle interroge : Pourquoi n'avez-vous pas de thé? Nous lui racontons notre oubli. Alors, à notre grand surprise, nous la voyons pleurer de grosses larmes. Bien vite, nous lui disons : ça ne fait rien, pour un jour nous pouvons bien nous passer de thé. Et à notre grande surprise, nous entendons Sr Pouillart nous dire : Ce n'est pas pour cela que je pleure... je pleure parce que vous n'êtes pas encore capables de vous sentir responsables de vos actes. »

Notice Sœur Pouillart

La sœur qui raconte ce fait ajoute : « la leçon avait porté... aucune d'elle ne l'oublia tout au long de sa vie. »

9 ans passent... et de nouveau, certainement pour sa plus grande joie, Sr Pouillart reprend le chemin de Azerbaïdjan.

La revoici à Tabriz. Elle y retrouve d'anciennes compagnes. Heureuse d'être déchargée de la responsabilité, elle établit rapidement avec la sœur servante son emploi du temps. Immédiatement, notre sœur se met à l'ouvrage. Le matin, c'est à la lingerie des sœurs que vous la trouverez, armée d'un fer à repasser mais l'après-midi, elle reprend son métier d'enseignante auprès des grandes élèves qui viennent apprendre le français. Elle les débrouille si bien qu'au fur et à mesure, elles peuvent rattraper les années perdues et être réintégrées dans les classes correspondant à leur âge. Repassage le matin, enseignement l'après-midi, les jours passent et se ressemblent. A cette époque l'école a 500 élèves dont 460 musulmanes, les autres étant pour la plupart arméniennes orthodoxes.

Mais la vie à Tabriz n'est pas toujours facile. Le climat continental apporte, en hiver, neige et froid glacial. Il n'est pas rare que le thermomètre descende à - 30 et même à - 35°.

A cette époque, l'école et la maison ne sont encore chauffées qu'avec des poêles à pétrole, 40 poêles qu'il faut allumer chaque matin et bien sûr les longs couloirs restent glacés. La Sœur servante souhaite installer le chauffage central mais encore faut-il trouver l'argent... la maison est pauvre ! Et si on pouvait, sur le terrain encore libre construire un préau pour que les enfants puissent, pendant les récréations, s'y abriter de la neige et du vent... et pourquoi pas aussi un dispensaire qui serait si utile pour les pauvres... Et la Sr servante, telle notre Perrette de La Fontaine, rêve aux améliorations souhaitées ce qui ne l'empêche pas de travailler de tout son cœur et de créer dans la maison une atmosphère de joie d'autant plus nécessaire et plus appréciée que les sœurs sont très isolées. A part les Lazaristes, il n'existe aucune autre communauté. Les rencontres avec les autres Filles de la Charité sont excessivement rares, étant données les centaines de kilomètres qui séparent les maisons.

Or voilà qu'en 1973, parvient une bonne nouvelle... Des Filles de la Charité vont arriver pour s'insérer dans la léproserie de Baba-Baghi. Cette léproserie, située à 15 km de Tabriz, abrite 300 malades, tous de langue turque et de religion islamique et 101 enfants de 1 à 15 ans, sains mais nés de parents malades. Depuis 10 ans, 3 petits Frères de Jésus s'y dévouent. Ils souhaitent vivement la présence des sœurs tant pour le soin des malades que pour s'occuper des enfants. Jusqu'en cette année 1973, une sœur arménienne de la maison de Tabriz, Sr Vincent y montait une ou deux fois par semaine, pour apprendre aux femmes à coudre et à broder. Le 21 septembre, les nouvelles sœurs arrivent à Tabriz et s'installent provisoirement à l'école. Chaque matin, elles partent en car pour la léproserie afin d'y faire les aménagements les plus urgents. Elles s'y installent définitivement le 18 janvier 1974. Enfin des sœurs presque voisines!

1975 voit encore une autre arrivée. A la demande d'un médecin qui connaît bien les sœurs, 2 Filles de la Charité, une française et une Polonaise, viennent travailler dans une crèche du gouvernement, deux sœurs de plus dans la maison d'où elles partent chaque matin pour revenir dans la soirée.

Notice Sœur Pouillart

Une autre activité est née dans la vieille maison... C'est à Tabriz que se fait la retraite annuelle, occasion très appréciée pour la majorité des sœurs d'Iran de s'y rencontrer et de vivre ensemble ces jours de prière et de réflexion sous la houlette d'un de nos frères en St Vincent.

Sr Pouillart, de caractère très sociable, se réjouit de toutes ces rencontres communautaires. Elle garde très vif le souci des autres et ne manque jamais l'occasion de faire plaisir. Elle aime gâter ses compagnes et chacune, au jour de sa fête, trouvera à sa place au réfectoire, le petit cadeau ou l'image qui lui fera plaisir. Elle a la mémoire du cœur et n'oubliera jamais non plus d'envoyer, au jour voulu, à une ancienne compagne ou élève, le mot qui les assurera de son fidèle souvenir.

Elle vieillit tout doucement, parcourt les couloirs en traînant un peu la jambe, mais toujours vaillante et joyeuse. En 1977, elle a 80 ans et fête ses 60 ans de vocation... Malgré l'âge et l'expérience, elle garde la simplicité d'un enfant, on peut même dire la naïveté d'un enfant. Elle croit tout ce qu'on lui dit et à son tour aime bien le raconter jusqu'au jour où sa Sr Servante lui en fait la remarque : « Gardez pour vous ce que vous entendez ou soupçonnez. Ne le racontez à personne sinon à moi quand cela vous semble nécessaire. » De ce jour-là, Sr Pouillart ne se permit plus le moindre raconter.

Tandis que se déroule ainsi la vie de la Communauté, les événements politiques ont commencé à secouer le pays, en partie à l'instigation de Khomeiny, mollah expulsé d'Iran et réfugié alors en Irak. Des manifestations violentes se déroulent dans toutes les grandes villes. Partout la révolution couve, le mécontentement est grand, mécontentement qu'attisent tous les opposants au Régime. A Tabriz, les sœurs en perçoivent les échos, particulièrement dans leurs rapports avec les commerçants. On se plaint de la politique économique qui appauvrit la population en créant autour de la ville des industries étrangères qui ne s'intègrent pas à l'activité de la province... Ce sont des étrangers qui occupent les postes de travail... Ce sont eux qui en perçoivent les bénéfices. Les Palestiniens, déjà présents dans la clandestinité, ne sont pas les derniers à souffler sur les braises du mécontentement.

Le 26 janvier 78, plus de 300 000 personnes sont réunies sur la grand-place de Tabriz. Devant l'Hôtel de Ville, une tribune a été dressée. Le Premier Ministre, Amouzegar, prononce un discours énergique à la suite duquel le nom du Shah est chaleureusement acciarné. Mais au moment où l'enthousiasme est à son comble, la tribune s'effondre. Naturellement, la foule y voit le "signe du destin."

Le 18 février, nouvelle manifestation cette fois hostile au Régime. Manifestants et forces de l'ordre s'affrontent. C'est l'émeute sanglante. A l'école des Sœurs, la rentrée s'est faite normalement à 8h. Les enfants sont en classe. Soudain, des flammes jaillissent du cinéma, de l'autre côté de l'avenue, face à l'école. Et les sœurs, bouleversées, voient les employés sauter par les fenêtres et s'écraser sur le terrain de l'ancien Consulat français. Ils échappent à la mort mais tous auront des fractures plus ou moins graves. Peu après, tous les cinémas de l'avenue sont en feu. Sr Pouillart, affolée, accourt, tout en larmes, à la

Notice Sœur Pouillart

cuisine où se trouve une de ses compagnes. Ce drame l'a bouleversée. Dans les classes les enfants hurlent. Les sœurs les réunissent dans les classes du côté cour, puis dans le grand réfectoire du sous-sol. Les portes de l'école sont gardées par la police. Personne ne peut entrer ou sortir. L'ordre est formel... dans l'avenue, les balles pleuvent... Toute la matinée, une bande armée de gourdins, saccage tout, attaque la banque, brise les vitres des magasins et de tout ce qu'elle trouve sur son chemin.

A midi, les élèves qui déjeunent habituellement à l'école, partagent avec les autres le contenu de leurs gamelles, tandis que les sœurs rassemblent tout ce qu'elles peuvent trouver de biscottes et de biscuits.

En fin d'après-midi, le professeur de mathématiques qui a deux filles à l'école, parvient jusqu'à la maison en escaladant murs et terrasses. Elle obtient l'ouverture de la porte. Les parents disséminés dans les rues adjacentes se retrouvent immédiatement à l'entrée et emmènent leurs enfants dans les rues désertes.

Celles qui sont restées à l'école seront conduites dans la rue, derrière la petite maison construite à l'extrémité du terrain.

En fin de journée, le Père Lazare raccompagnera ses élèves mais ne pourra rentrer à la Mission. Lui aussi aboutira à la petite maison en escaladant le mur des voisins.

La situation en Iran ne faisant que s'aggraver, le Shah et la Shabanou quittent le pays, le 16 janvier 1979 et le 1^{er} février, l'Imam Khomeyni est reçu triomphalement à l'aéroport de Mehrabad.

Dans le même temps, la Communauté des Filles de la Charité du Proche-Orient, tient son assemblée provinciale à Beyrouth du 25 janvier au 1^{er} février. Les deux sœurs libanaises de Tabriz y sont déléguées mais par suite des événements elles n'y parviendront que le dernier jour pour la clôture. A Tabriz, restent 3 sœurs : la Sr servante qui étant donnée les événements a renoncé à partir, Sr Pouillart et une compagne.. Ensemble, elles vont vivre à la fois les premiers jours du nouveau régime et les derniers jours de la maison.

Dans toutes les villes, des défilés s'organisent en l'honneur de Khomeyni. Tabriz est loin d'être une ville calme. C'est la ville natale de l'Ayatollah Chariat-Madari, particulièrement vénéré dans tout l'Azerbaïdjan pour la libération duquel il a autrefois vaillamment combattu. Par sa modération, il s'oppose au régime extrémiste de Khomeyni, Tabriz va donc être le lieu d'affrontements violents entre partisans de l'un et de l'autre. Du 6 au 9 janvier 80, Madaristes et Khomeynistes se heurtent violemment. Plus de 20 morts, des centaines de blessés et le 13 janvier, 11 partisans de Chariat-Madari sont exécutés tandis que l'Ayatollah lui-même se retrouve en résidence surveillée.

Tel est le climat dans lequel vivent les sœurs de Tabriz.

Comment ne garderaient-elles pas le souvenir des défilés de femmes hermétiquement enveloppées de tchadors noirs, passant sur la grande avenue, devant la maison, en brandissant de gigantesques portraits de Khomeiny?

Comment oublieraient-elles les incursions répétées des "Gardiens de la Révolution", à la recherche de tout individu suspect ? Comment n'évoqueraient-

elles pas les boutiques totalement dévastées, pillées, leurs étalages jetés à même la rue et même, un certain jour, les corps pendus aux réverbères de l'avenue. L'école continue cahin-caha... jusqu'au jour où est annoncée la fermeture de tous les établissements privés ou dépendant de missions étrangères. Les écoles sont confisquées par le gouvernement. Les maisons de Téhéran, Ispahan, Rezaieh perdent ainsi leur œuvre principale mais d'autres activités subsistent : dispensaires, maison de personnes âgées, orphelinat. Le cas de Tabriz est différent : il n'y a que l'école, il faut donc partir. Heureusement, Sr Bruno, instruite par la fermeture des écoles de Syrie, avait conseillé la construction, sur l'espace resté libre, d'une petite maison d'habitation qui reste la propriété de la Communauté. Les sœurs de la léproserie en assureront la protection.

La mort dans l'âme, les sœurs commencent à vider la maison. Il faut trier ce que l'on emporte, ce que l'on entrepose dans l'autre bâtiment, ce que l'on jette, ce que l'on brûle... Les jours vont passer trop vite. Un semblant d'interrogatoire a lieu :

- Quelle est votre occupation?
- La classe.
- Vous n'avez plus d'école, donc votre présence est inutile. La date du départ est fixée par les autorités.

Il y a 76 ans, les premières Filles de la Charité arrivaient à Tabriz. Celles qui en partent, en cette année 1980, totalisent à elles trois : 57 ans + 30 ans + 20 ans = 107 ans de présence en Iran. Ce pays est vraiment devenu le leur et il faut le quitter. Imaginons en particulier la souffrance de la doyenne, Sr Pouillart, qui espérait tant finir ses jours dans ce pays auquel elle s'est donnée tout entière. Adieu Tabriz, Adieu Téhéran, Adieu l'Iran...

Nos trois sœurs, très secouées par cet exode, arrivent en France. Elles vont y passer deux mois puis, toutes les trois, sans hésitation, reprendront le chemin du Liban où pourtant, depuis avril 1975, la guerre a commencé. Sr Pouillart est accueillie à la maison de l'Immaculée, à Beyrouth, tout près de la Maison Provinciale. Elle va y passer 5 ans. La Sœur Servante note : "son amour des pauvres auxquels elle fait passer tout ce qu'elle reçoit, sa disponibilité, sa piété solide, son exactitude aux exercices de la Communauté, sa joie" et elle précise : "On la sent heureuse dans sa vocation." Notre sœur Pouillart n'a pas changé.

Quelles vont être ses occupations ? Elle va retrouver son travail d'enseignante avec une jeune sœur d'Haïffa à laquelle elle apprend le français et ce sera certainement pour elle une joie de se rendre utile en mettant au service d'une Fille de la Charité le meilleur de ses connaissances. Une de ces jeunes compagnes d'alors a envoyé ses souvenirs : "Je l'aimais beaucoup. Malgré son âge, elle avait gardé un esprit très jeune. Assise dans son fauteuil, occupée à tricoter ou à lire, elle s'intéressait à tout ce qui se passait à la Communauté et à l'école. Nous lui confiions des intentions de prière. Quand j'avais le cafard, j'aimais lui dire mes soucis. Ses conseils étaient toujours bons à suivre. Souvent, elle me racontait des souvenirs d'enfance, elle me parlait de Versailles. Souvent aussi, nous jouions au scrabble; c'était sa distraction préférée, celle qui bien souvent à Tabriz lui avait permis de joyeuses récréations, même aux jours noirs."

Notice Sœur Pouillart

"A son départ, ajoute la soeur, j'avais le cœur très gros et nous avons longtemps échangé des courriers lorsqu'elle est rentrée en France."

En 1985, elle quitte définitivement le Liban et la Province. Elle ne peut plus supporter les éclatements d'obus et le fracas des mitraillettes. Elle regagne la France avec un grand désir au cœur : rester à la Maison Mère, passer la fin de sa vie auprès de la Vierge de la rue du Bac. Hélas, cet espoir sera déçu et c'est le cœur très gros qu'elle quitte le 140 pour la maison de Châtillon, dans les environs de Paris. Elle va y vivre encore plus de 11 ans.

Une joie pourtant l'y attend : elle va y retrouver une ancienne compagne de ses tournées missionnaires : Sr Desbois. Que de bons et vieux souvenirs à évoquer ensemble! Une autre joie, ce sont les visites qu'elle reçoit. Des sœurs de la Maison Mère viennent la voir mais elles ne sont pas les seules. Les sœurs d'Iran ne l'oublient pas, soient qu'elles habitent alors à Paris, soit qu'elles arrivent du Proche-Orient pour passer quelques mois en France. Et les langues ne chôment pas! L'Iran reste tellement aimé de toutes que ce leur est une joie d'en parler.

Sr Pouillart est intarissable les souvenirs se bousculent... la bonté de Sr Martinroche... le temps où les sœurs avaient des vaches dont le lait était réservé aux Pères et l'arrivée des orphelines de Russie Tabriz. Une sœur écrit : "J'ai connu Sr Pouillart lors de son séjour à Tabriz... elle avait un cœur d'or. Pleine de bonté, elle savait encourager, remonter le moral; c'était le type même de la vraie Fille de la Charité... J'ai eu l'occasion de la revoir à Maison de retraite. Elle était toujours la même, pleine d'esprit surnaturel, ne se plaignant pas et acceptant tout, comme la volonté du Bon Dieu."

Mais vient le moment où l'âge se fait plus durement sentir. La marche qui lui était déjà difficile, lui devient impossible. Il lui faut quelqu'un pour s'occuper d'elle. Le cerveau s'embrume, elle perd la notion du réel. Elle ne reconnaît plus personne. Une soeur ancienne de Tabriz, écrit : "Je la visitais régulièrement. Elle avait déjà largement dépassé ses 90 ans et l'âge faisait ses ravages dans cette soeur dont j'avais autrefois tellement admiré l'ordre impeccable. Elle avait perdu toute notion du réel et ne reconnaissait plus personne. Je lui chantais alors, à l'oreille : "Je vous salue Marie" ou lui récitais la prière qu'elle aimait; "A l'heure de ma mort, ô Marie que j'ai si souvent invoquée... Rapide, quelque chose s'éveillait en elle puis elle retombait dans son inconscience."

Le 1^{er} avril 1997, en sa centième année, elle partait vers Dieu qu'elle avait tant aimé et si bien servi tout au long de sa longue vie. D'anciennes sœurs d'Iran et deux de ses anciennes internes dont l'une était sa filleule, se retrouvèrent auprès de son cercueil, évoquant encore sa bonté, sa simplicité, son amour du travail, sa joie.

Écoutons notre Père St Vincent :

"Nos bienheureuses sœurs qui sont mortes reçoivent maintenant la récompense de leur fidélité... Si elles ont fait tant de bien c'est par la fidélité qu'elles ont eue à Dieu dans les moindres choses."

